

Interdit de rire

Jean-Pierre April

Number 160, Winter 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96031ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

April, J.-P. (2021). Interdit de rire. *Les écrits*, (160), 92–99.





INTERDIT DE RIRE

Soyez sans crainte : à moins que vous n'ayez l'esprit tordu, vous ne courrez pas le risque de rire en parcourant ce texte. Je l'ai testé auprès de trois spécialistes de l'hilarité, des gens d'expérience qui voient venir le moindre trait d'humour, et ils ont certifié que cette version est tout à fait sécuritaire. Bref, c'est du sérieux.

Si par le plus grand des hasards une accidentelle envie de rire vous taquine le museau en cours de route, cessez de lire sur-le-champ. Ce texte n'est pas pour vous. Sinon, considérez que vous acceptez librement de vous soumettre à ce texte à vos risques et périls. Tout rire qui surviendrait pendant votre lecture serait dû à un accident de parcours, à une erreur d'interprétation ou à un rapprochement inopiné avec la réalité externe ; et je ne suis pas responsable de la dérive de vos pensées saugrenues. Mais je tiens à vous rassurer : jusqu'à présent, aucun de mes lecteurs n'est mort de rire.

-

La pandémie de rire mortel a débuté à Lanzhou, mégalopole méconnue de la Chine. La littérature comique a constitué le vecteur initial du virus hilarant. Des enquêteurs ont révélé que les premiers lecteurs foudroyés par des textes humoristiques s'étaient étouffés en riant, au point d'en perdre le souffle, et de ne pouvoir le retrouver.

Des Américains affirmaient que ces pauvres travailleurs communistes n'avaient jamais eu l'occasion de rigoler ; leur terne existence se déroulait sous le joug de la discipline absolue et des caméras de surveillance. Dans un tel contexte, le rire surprenait les victimes comme un rush de drogue ; elles bavaient, hoquetaient, glapissaient, hurlaient comme des hyènes hystériques.

Les leaders de la Chine prirent beaucoup de temps à reconnaître le phénomène. Ils essayaient plutôt de le dissimuler. Enfin, ils censurèrent toute production culturelle qui montrait des gens en train de rire, car, c'est bien connu, le rire engendre le rire, et, ce qui était beaucoup moins connu, l'excès de rire, quand il se propage, conduit tout droit à la pandémie humoristique.

Le pauvre rieur, surtout si des années de monotonie l'ont abruti, ne parvient pas à soutenir le rire, qui l'excède, et le laisse tomber, effondré, telle une marionnette molle abandonnée par la main de son manipulateur. On a beau

le chatouiller, l'exciter avec de la chimie ou de l'électricité, l'ex-rieur reste figé dans sa dernière grimace.

(À propos, avez-vous remarqué: la douleur, la jouissance et le rire provoquent la même grimace, comme si ces situations paroxystiques excédaient nos habituelles facultés d'expression faciale?)

Mourir de rire n'est pas drôle du tout; c'est comme si nos éclats de rire fusaient hors de nous, ivres de sensations folles, et s'envolaient en nous laissant vides comme le nid encore chaud que l'oisillon vient de quitter à tout jamais. Où donc vont ces rires aériens lorsqu'ils se libèrent insolemment de l'enveloppe corporelle qui pourtant les a fait naître? Où? Je crains de vous le révéler, je ne voudrais pas que vous vous écrouliez de rire.

Le rire se répandait à la manière d'un virus vicieux; dans toutes les contrées qui hier encore se démarquaient par la haute densité de la joie de vivre collective, c'était la catastrophe. Au Danemark, en Finlande, au Québec, là où régnait le rire de masse, les victimes ne se comptaient plus. Après qu'ils eussent provoqué de véritables hécatombes, les films comiques furent interdits. Dans les salles de spectacle, les humoristes provoquèrent des milliers d'étouffés.

Comment faisaient-ils donc, ces fieffés amuseurs, pour folâtrer à tout crin sur la scène en restant toujours vivants?

Ils trichaient, bien sûr.

Ils faisaient semblant de rire, voilà!

Ils avaient appris à rire sans rire, comme tant de nos vedettes. Les stars suivent des cours pour simuler l'hilarité, ils se façonnent un masque enjoué, et ils y croient. Le *fake fun*, c'est bon pour les affaires, pourvu qu'on ne se laisse pas prendre au jeu. Car il faut contrôler, toujours, contrôler.

Mourir par le rire, c'était pour les pauvres naïfs qu'un rien amusait. Mais chez les puissants, les vedettes, les millionnaires: peu de victimes. Les nantis, bien blasés, résistaient facilement au rire; mais pas à l'ennui. (À l'ennui mortel, comme on le verra plus loin.)

-

Le plus drôle de l'histoire, pour ainsi dire, c'était l'impunité totale des jeunes enfants : ils pouvaient se bidonner sans subir la moindre séquelle. Certains scientifiques disaient que la pandémie épargnait les enfants parce qu'ils ne prenaient pas conscience du danger : ils habitaient leur rire, ils le devenaient.

Les plus fragiles se trouvaient à l'autre extrémité de notre brève longévité, chez les vieux en fin de vie. La moindre envie de rire, chez eux, les étouffait en un rien de temps. Heureusement, en quelque sorte, ils étaient aigris et crispés, la plupart avaient oublié comment on riait.

Les seuls qui pouvaient parfois leur redonner goût à la joie, c'étaient les petits enfants. Des vieux s'amusaient avec eux, ils retombaient en enfance et, soudain, comme déchirés par une plainte douloureuse, ils échappaient un éclat de rire fatal. Ils se vidaient d'un dernier souffle de bonheur.

Certains alarmistes prétendaient que des vieux se livraient ainsi à un suicide par le rire.

-

Moi ? Moi, je vis vieux, je me survis, je me moque de cette pandémie délirante. Mon secret : je ris par en dedans, en imagination seulement.

Je joue de prudence, je fuis les œuvres fantaisistes ; je m'en tiens surtout à des écrits suprêmement sérieux, comme la Bible et le Coran. Quel odieux lecteur pourrait éclater de rire en imaginant le petit Jésus tout rose entre un âne et un bœuf ? Quel chien d'infidèle se permettrait de s'esclaffer en songeant que les pèlerins de La Mecque tournent autour d'une grosse pierre tombée du ciel devant Adam et Ève ? Les textes sacrés, ces fictions qui délirent, mais dont il est sacrilège de se moquer, voilà à quoi en est réduite la littérature pendant la pandémie d'hilarité létale.

Ces temps-ci, je relis prudemment *Madame Bovary* en connaissant bel et bien sa fin pathétique, triste à pleurer. Le plus triste, en ce qui me concerne, c'est que je ne peux pas relire mes propres romans. Ce n'est pas qu'ils m'intéressent, mais j'aimerais voir à quel point ma jeune prose célébrait le badinage et la folâtrerie. J'ai pensé à expurger de mes œuvres tous les passages susceptibles de provoquer le moindre sourire, mais, qu'en resterait-il ? Voir mes romans

ainsi réduits au squelette de leur anecdote, je ne pourrais pas le supporter; je risquerais de rire aux éclats.

Aujourd'hui, je dois rencontrer un autre écrivain, mon ami Michel B. Par chance, il est ennuyeux à souhait. Non seulement il s'en tient à une vie de moine, mais encore écrit-il des histoires tristes à faire brailler les roches. «Je baigne volontairement dans le drame, me dit-il une larme à l'œil. C'est pour éviter une fatale distraction qui me ferait chuter au niveau de l'humour.»

Assurément, trop de nos consœurs autrices et de nos confrères auteurs sont décédées et décédés en flirtant avec la dérision. Mieux vaut s'en tenir à cette bonne fatalité soporifique qui abonde dans notre littérature. Son ennui est si réconfortant. On peut la parcourir à son aise sans crainte de rire.

Il paraît qu'à l'université, dans des ateliers littéraires, on apprend à écrire sérieux. Non, on ne bannit pas l'humour, mais on lui donne une teinte intellectuelle, grise, qui le rend abscons et pénible. En somme, l'humour pas drôle, ça peut toujours aller, pour un public averti et très lettré.

Pour survivre, je me condamne à la tristesse. Je me confine dans la monotonie salvatrice. Je vis devant mes écrans, presque dedans.

Mais ça suffit! Je suis écoeuré de subir des téléseries dramatiques. Une vraie pandémie! Ces sempiternelles séries sont rendues au bout du rouleau, et elles continuent de rouler. La survie de leur public tient à des personnages moches qui se soumettent à leur destin prévisible. (Cette dernière phrase résulte d'un ennui profond que je trouverais téméraire d'éviter. Car la créativité naît de l'ennui – mais trop souvent elle s'y perd, je vous l'accorde.)

C'est dans cette abnégation intellectuelle qu'écrit mon ami Michel B. Ses proches lecteurs sont des parents et amis consentants. Son public réel, il l'imagine; c'est d'ailleurs le cas de tous les écrivains, à succès ou anonymes. Michel sait que son œuvre ne durera pas longtemps, toute littérature étant condamnée au confinement plus tôt que tard, et il préfère assister à la mort de son œuvre.

Pour ma part, depuis que j'écris gris, c'est-à-dire sans le moindre soupçon d'humour, je dépéris à petit feu. J'aimerais retrouver la fougue de mes jeunes

années d'écriture folle ; mais je me suis soumis trop longtemps au sérieux qui règle nos rapports à l'autorité. Je ne sais plus comment me dérider.

-

Attention : les temps changent vite, ils basculent.

Au moment où des scientifiques cernaient la pandémie humoristique, elle mutait. Elle changeait radicalement de cap. Contre toute attente, la pandémie comique est devenue tragique ! Et cette récente vague d'austérité funeste m'a rejoint.

Me voici menacé par cette nouvelle pandémie venue du VEM-22, le Virus de l'Ennui Mortel, étouffant les personnes qui se prennent trop au sérieux. Comme moi.

Le sérieux devient dangereux, l'humour est fatal, aussi bien me taire.

-

Jean-Pierre April a publié 18 livres. Romans, contes, nouvelles. Récemment, dans la collection « Hamac » chez Septentrion, *Méchantes menteries et vérités vraies*.

Aux éditions Trois-Pistoles, une anthologie sur le Centre-du-Québec et un essai sur sa production littéraire, *Travailleur du texte*.

